

pas non plus quelque impression de gratification consciente ou inconsciente que de telles situations auraient suscitée en moi. Je ne pense pas qu'il y en ait eu au niveau conscient, mais ne me hasarderai pas à affirmer que je n'en ai pas été effleuré occasionnellement au niveau inconscient, dans les premières années. Si oui, cela a dû être fugitif, sans se répercuter dans un comportement qui aurait agi comme fixateur d'une gêne. Ce n'est certes pas que ma fatuité n'était engagée dans le rôle que je jouais ! Mais si j'investissais dans ce rôle sans compter, ce qui motivait alors mon ego n'était pas l'ambition d'impressionner le "collègue du rang", mais de me surpasser sans cesse pour forcer l'estime sans cesse renouvelée de mes "pairs" - et avant tous autres, peut-être, des aînés qui m'avaient fait crédit et m'avaient accepté comme un des leurs dès avant que j'aie pu donner ma mesure. Il me semble que l'attitude intérieure qui a été la mienne vis-à-vis de la crainte dont j'étais l'objet, que j'essayais de mon mieux d'ignorer tout en la dissipant tant bien que mal là où elle se manifestait - que cette attitude peut être considérée comme typique tout au long des années soixante dans le milieu (le "microcosme") dont je faisais partie.

La situation s'est considérablement dégradée encore, dans les dix ou quinze ans qui se sont écoulés depuis, à en juger tout au moins par les signes qui me parviennent de temps en temps de ce monde, et les situations dont j'ai pu être le proche témoin, voire même parfois un coacteur. Plus d'une fois, parmi ceux-là même de mes anciens amis ou élèves qui m'avaient été les plus chers, j'ai été confronté aux signes familiers, irrécusables du mépris ; à la volonté ("gratuite" en apparence) de décourager, d'humilier, d'écraser. Un vent du mépris s'est levé je ne saurais dire quand, et souffle dans ce monde qui m'avait été cher. Il souffle, sans se soucier du "mérite" ou "démérite", brûlant par son haleine les humbles vocations comme les plus belles passions. En est-il un seul parmi mes compagnons d'antan, protégés chacun, avec "les siens", par de solides murailles, installé (comme je le fus naguère) dans la crainte feutrée qui entoure sa personne - en est-il un seul qui sente ce souffle-là ? J'en connais bien un et un seul, parmi mes anciens amis, qui l'ait senti et m'en ait parlé, sans l'appeler par son nom. Et tel autre aussi qui l'a perçu un jour comme à son corps défendant, pour s'empresse de l'oublier le lendemain même¹⁰ (12). Car sentir ce souffle et l'assumer, pour un de mes amis d'antan tout

de la crainte soit abordée (sans même l'appeler par ce nom...), et ça doit l'être tout autant aujourd'hui, surtout dans le "beau monde".

Parmi mes nombreux amis dans ce monde-là, à part Chevalley, qui a dû prendre conscience de cette ambiance de crainte tout au moins au cours des années soixante, le seul autre dont il me semble qu'il a bien dû la percevoir clairement est Aldo Andreotti. J'avais fait sa connaissance, ainsi que celle de sa femme Barbara et de leurs enfants jumeaux (encore tout petits), en 1955 (à une soirée chez Weil à Chicago, je crois). Nous sommes restés très liés jusqu'au moment du "grand tournant" de 1970, quand j'ai quitté le milieu qui avait été le nôtre et les ai un peu perdus de vue. Aldo avait une très vive sensibilité, qui ne s'était nullement émoussée par le commerce avec la mathématique et avec des "polars" comme moi. Il y avait en lui un don de sympathie spontanée pour ceux qu'il approchait. Cela le mettait à part de tous les autres amis que j'ai connus dans le milieu mathématique, ou même en dehors. Chez lui toujours l'amitié prenait le pas sur les intérêts mathématiques communs (qui ne manquaient pas), et c'est un des rares mathématiciens avec qui j'aie tant soit peu parlé de ma vie, et lui de la sienne. Son père, comme le mien, était juif, et il avait eu à en pâtir dans l'Italie mussolinienne, comme moi dans l'Allemagne hitlérienne. Je l'ai vu toujours disponible pour encourager et appuyer les jeunes chercheurs, dans un climat où il devenait difficile de se faire accepter par l'establishment. Son intérêt spontané toujours le portait d'abord vers la personne, non vers un "potentiel" mathématique ou vers un renom. Il a été l'une des personnes les plus attachantes que j'aie eu la chance de rencontrer.

Cette évocation de Aldo fait surgir le souvenir de Ionel Bucur, lui aussi emporté inopinément et avant l'âge, et comme Aldo, regretté plus encore (je crois) comme l'ami qu'on aime à retrouver, que comme le partenaire de discussions mathématiques. On sentait en lui une bonté, à côté d'une modestie peu commune, une propension à constamment s'effacer. C'est un mystère comment un homme aussi peu porté à se prendre pour important ou à impressionner quiconque, ait fini par se retrouver doyen de la Faculté des Sciences à Bucarest ; sans doute parce que l'idée ne lui venait pas de récuser des charges qu'il était loin de convoiter, mais que ses collègues ou l'autorité politique posaient sur ses épaules, robustes il faut le dire. Il était fils de paysans (chose qui a dû jouer dans un pays où le "critère de classe" est important), et en avait le bon sens et la simplicité. Sûrement il devait se rendre compte de la crainte qui entoure l'homme de notoriété, mais sûrement aussi la chose devait lui paraître comme allant de soi, comme l'attribut naturel d'une position de pouvoir. Je ne pense pas pourtant que lui-même ait jamais inspiré de crainte à quiconque, ni certes à sa femme Florica ou à leur fille Alexandra, ni à ses collègues ou à ses étudiants - et les échos que j'ai pu avoir vont bien dans ce sens.

¹⁰(12)